

dans la joie et le bonheur. Notre première apparition au milieu d'eux est un véritable triomphe. Adresses au ciel de ferventes prières afin que le père des familles daigne envoyer dans son champ, blanchi pour la mo's on, des ouvriers selon son cœur. A la vue du grand bien qu'il y aurait à faire et du peu que nous faisons, fâche d'ouvriers et surtout fâche de ressources, je gémis et je m'attriste profondément tous les jours. A partir de l'île à la Crosse et même plus bas jusqu'aux extrémités de la Rivière Mackenzie, les sauvages réclament notre présence. Aujourd'hui encore je viens de voir des jeunes gens qui ont accompagné Sir John Richardson dans son expédition pour la recherche du capitaine Franklin et qui m'ont dit, en me présentant les invitations de ces sauvages, qu'ils étaient dans la tristesse en voyant que nous semblions les délaissier, tandis que nous secouions leurs frères. "Miser quidem multa, operari autem pauci;" que faire? La révolution française, en resserrant les bourses de la charité, nous a pour ainsi dire réduits à la dernière détresse. Nous avons été contraints de renvoyer tous les hommes engagés à notre service, et nous sommes obligés de faire tout par nous-mêmes. Nous nous occupons depuis deux mois de la construction d'une maison. Ces travaux matériels nous nuisent beaucoup, parce qu'ils ne nous laissent pas le temps de donner à l'étude des langues sauvages l'application qu'elles exigent. Quelques minimas que soient nos ressources, grâce à l'heureuse bienveillance des membres de la compagnie de la Baie d'Hudson, nous nous multiplions pour faire le plus de bien possible. Je vais quitter l'aimable Père Tuché dans quinze jours pour me rendre dans le district d'Atabasca. Je ferai là la mission cette automne, et aux premières glaces, si les circonstances le permettent, j'irai visiter les sauvages du grand Lac des esclaves. Plus tard, si nous recevons des nouvelles un peu plus rassurantes, je tâcherai de me rendre jusque chez les Esquimaux. Je passerai le reste de l'hiver au fort de la compagnie; l'été prochain je pense m'assosier avec une famille sauvage et passer toute la belle saison avec elle au milieu du bois. Je me perfectionnerai ainsi dans la connaissance de leur langue. Il faut du courage pour tout cela, il en coûte à la nature; mais il faut que le bien se fasse à tout prix; je suis déjà à moitié sauvage, je peuse l'être entièrement à la fin de l'été prochain. Il faut qu'à l'exemple de l'apôtre nous sachions nous faire tout à tous pour les gagner tous à notre divin Sauveur.

Je ne possède pas encore parfaitement la langue des sauvages que nous avons à évangéliser. Je commence pourtant à pouvoir assez bien catéchiser dans l'une des deux que nous avons à apprendre pour le moment. En présence des difficultés que présente l'étude de langues dont le génie est si différent de la nôtre, et qui sont de plussi différentes entre elles, on serait souvent tenté de se décongager néanmoins Dieu, qui ne veut point nous donner gratuitement le don des langues, sait en apprécier les difficultés.

Adieu, Mon Cher Ami, je vous embrasse comme je vous aime, et vous savez que c'est de tout mon cœur. Priez pour votre frère, il ne vous oubliera point.

Tout à vous
H. FARAD FTR. O. M. I.

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 16 NOVEMBRE 1849.

Le Witness mystifié!

Un certain samedi du mois dernier, le journal *L'Avenir* oubliant, sans doute, le compte qu'il faudra rendre même d'une parole inutile, disait, pour s'égarer, que le Séminaire de Québec consacrait certaines parties le ses revenus, à l'entretien de trois journaux, destinés à combattre tout ce qui sent le négatif.—Tous ceux

qui savent penser, se garderont bien de voir une calomnie sérieuse dans cet avancé de l'avenir; ils n'y reconnaissent qu'un innocent badinage. Le *Witness* seul a cru que c'était tout de bon. Aussi, dans son numéro du 12 courant traduit-il jusqu'au dernier mot cette espionnerie, pour grossir le tas des graves pensées qui l'avaient, depuis quelque temps, à la méditation du peuple Canadien.—Oh! ça, Messieurs les collaborateurs, ne vous jetez donc plus de la bouhonnée de votre conférence. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il croit que vos paroles sont moins d'évangile, et qu'il a plus de confiance en vous que dans les Pères de l'Église?

BULLETIN.

Ajournement de la Ligue.—Le dernier argument des annexionnistes.—L'opinion publique aux E. U. concernant l'annexion.—Le mouvement à Québec.—Le *Herald*, M. Roebuck et le *Pilot*;—L'Angleterre consentira-t-elle à abandonner ses colonies?

"Tirez le rideau, la farce est jouée"; Mes Dames et Messieurs, ce sera la dernière représentation de la *Ligue*, qui a obtenu tant de faveurs et d'appaudissements de votre part; nous vous en offrons nos sincères remerciements. L'administration du théâtre pénétrée de reconnaissance pour l'encouragement liberal qu'elle a reçu par le passé, s'efforce d'en mériter la continuation pour l'avenir. Dans ce but elle prépare en ce moment la représentation d'un drame en plusieurs actes à grands tableaux, intitulé : "L'ANNEXION." Cette pièce nouvelle dans laquelle plusieurs des personnages de la *Ligue* et des *Chds* reparaisront, est d'un intérêt saisissant. Les premiers rôles sont confiés à des artistes distingués et qui ont fait leurs preuves. On a introduit dans cette œuvre magnifique des chœurs à l'antique, avec accompagnement de musique qui lui donneront un nouvel éclat et en relèveront les banalités. Le prologue sous la forme d'un manifeste a déjà été livré à la publicité. On espère que le public ne sera pas désappointé et que, chacun en aura pour son argent."

C'est bien vrai, la *Ligue* a terminé ses travaux et s'est adjointe *sinc die*, ce qui vient dire aux calendes Grecques. Bien lui en a pris, car le public en était fatigué et ses propres membres résolus d'abandonner, si on ne leur assurait une bonne indemnité à tous et à chacun, avec les frais de route, par dessus le marché. Le fait est que les torts du Bas-Canada, qui ont formé la *Ligue*, sa sont montrés bien indifférents, bien inconstants envers elle; puisqu'il n'y avait à sa dernière session que trois délégués de cette section de la Province. Et encore M. Moffatt s'était il rendu à Toronto afin de résigner sa place de président de la convention, et M. Mack, sa place de secrétaire et M. Isaacs sa place de trésorier! Cette *Ligue* n'avait rien de sérieux, ça fut l'un bout à l'autre une pauvre comédie dans laquelle les acteurs ont tort mal joué leur rôle.

Pour conserver les apparences, on a réassié à la dernière séance à obtenir de M. Moffatt que son nom restât à la tête de l'association, comme celui du président. Mais tous les autres officiers ont été remplacés par des gens du H. C. Avant de clore les procédures de la *Ligue*, M. Moffatt en s'adressant à ses membres les remercia d'avoir rendu ses devoirs aussi agréables que faciles. C'était tout à fait épigrammatique, quand on pense à ce qu'ils ont fait et à la manière dont les ligueurs se sont conduits les uns vers les autres.

M. Mack n'a pas voulu déssaperer sans donner une dernière ronde à Lord Elgin. Il a proposé, secondé par M. A. J. Mac Donnell, la résolution suivante, qui a été adoptée unanimement :

"Que la présence continue de Lord Elgin, comme Gouverneur-Général du Canada, est préjudiciable aux intérêts du peuple de cette province et tend à détruire la loyauté des sujets de S. M.!" Qu'en pensez-vous?

Cette résolution devait être proposée par un des Ligueurs de Montréal. Elle a rencontré l'approbation de tous ceux du Haut-Canada, ce qui ne les empêchera pas de voir avec satisfaction la présence continue au milieu d'eux de Son Excellence Lord Elgin. Quant à M. Mack, nous pensons que sa loyauté ne sera

pas affaiblie par les mouvements du Gouvernement Général.

Dans l'espace d'un mois, dit le *Montréal Courier*, neuf journaux Canadiens se sont prononcés en faveur de l'annexion. Voici leurs noms : *Le Courier*, *le Herald*, *L'Avenir*, *le Moniteur*, *l'Argus* de Kingston, *l'Indépendant* de Toronto, et *le Mirror* du même lieu, le *Canadian Independent* de Québec et *la Gazette* de Sherbrooke.

C'est là le dernier argument des annexionnistes et cet argument perd beaucoup de sa force quand on pense qu'il y a près de 50 journaux contre l'annexion dans le Haut et le Bas-Canada et qu'on calcule l'influence de ceux qui sont pour. D'abord *le Herald* est dans une fausse position vis-à-vis ses patrons et quittera le camp annexioniste au premier jour; "S'il surviennent des changements, disait cette feuille il n'y a pas un mois, nous reparaîtrons avec plus à notre première position."

L'Avenir est l'organe des républicains et à toujours fait profession de principes républicains. Il faut croire que ces principes sont peu en faveur, car c'est un fait notoire, que cette feuille sera érigée sans les subsides qu'elle vient de recevoir du parti annexioniste. *Le Moniteur* ne vivrait non plus sans des fonds étrangers. *Le Courier* s'est aussi fait annexioniste pour obtenir des subsides, sans pouvoir par ce moyen, augmenter sa circulation très limitée. *L'Indépendant* de Toronto n'a qu'un mois de vie, d'une vie chétive et mal-avive, disent ses contemporains du H. C. *Le Canadian Independent* de Québec est mort dans les bras du Shérif et les annexionnistes ont vu avec indifférence sa fin prématurée. *La Gazette* de Sherbrooke appartient à un Américain et a une circulation peu étendue ainsi que l'*Argus* de Kingston et *le Mirror* de Toronto. Sous ces circonstances, nous ne voyons pas que les partisans de l'annexion aient tant de raisons de se vanter de l'influence qu'ils ont dans la presse du pays.

L'opinion publique aux E. U. paraît peu s'occuper de la question de l'annexion du Canada. Au moins c'est ce que nous disent les derniers journaux américains qui en parlent encore. "C'est très remarquable, dit le N.-Y. *Herold* entre autres, qu'à mesure que l'excitation pour l'annexion augmente en Canada, elle diminue et s'affaiblit tous les jours aux E. U. Le désir de la rencontrer à moitié échoué est plus flâble que jamais. Le fait est que les deux grands partis politiques qui divisent ce pays, prennent une marche telle et élevée des contestations telles, que l'annexion soit du Canada ou de Cuba, même si l'on frapperait à nos portes pourrie à huis clos maintenant, sera une question très douteuse pour longtemps encore. La question de l'esclavage commence à présenter de nombreux difficultés dans la voie de tels amalgames et il est probable que ces difficultés augmenteront dans l'avenir.

Si d'autre part les E. U. les annexionnistes n'ont rien à attendre pour le moment, les avis qui leur viennent de Québec ne leur sont pas plus favorables. "L'annexion est bien et durement enterrée dans cette ville, dit le *Courrier*. Si les obsèques ont été célébrées dimanche après la messe, à Saint-Roch. *Le Journal*, d'hier rend compte de la cérémonie dans un article dont nous retranchons quelques parties pour ne point renouveler l'*infandum dolorem amicorum* des amis de la défunte :

"Nos lecteurs savent qu'il devait y avoir dimanche dernier, à la suite de la messe, une assemblée de personnes opposées à l'annexion, les citoyens de tous les quartiers de la ville étaient invités à s'y trouver. L'assemblée ne devait avoir lieu que dans le cas où il ne pleuvrait pas. Après la messe, comme il ne pleuvait que peu, un bon nombre de citoyens de toutes les parties de la ville se rendirent au lieu indiqué, mais aussi beaucoup ne s'y rendirent pas, dans la conviction qu'il n'y aurait pas d'assemblée. Quoi qu'il en soit, l'assemblée était respectable et nombreux, et les citoyens sont restés exposés, trois heures durant à une pluie battante, pour prouver qu'ils comprenaient l'importance de la question qui les réunissait.

"M. Prévost ayant été appelé à la présidence, s'avanza et demanda aux citoyens s'il

devait y avoir une assemblée, vu qu'il pleuvait et qu'on avait annoncé dans les journaux qu'il n'y aurait pas d'assemblée dans le cas de pluie; que pour lui il était prêt ainsi que ceux qui l'accompagnaient, et dans tous les cas, quand même il n'y aurait pas d'assemblée formelle, il était toujours bon d'entendre discuter une question de cette importance. Tous demandèrent à entendre les orateurs. M. Prévost parla durant quelque temps et céda sa place à M. Cauchon, qui a ayant donné quelques explications préliminaires sur la question des incendies, et du siège du gouvernement, considéra l'annexion sous les points de vue suivants : Liberté (religieuse et civile), nationalité, taxes, commerce, travail. Il était d'autant plus essentiel de traiter ce dernier point qu'on voulait faire croire aux ouvriers, en immense majorité à Saint-Roch, que l'annexion leur donnerait du travail.

"M. Cauchon fut écouté avec la plus parfaite attention durant environ une heure et demie qu'il parla.

"Vient ensuite M. Rousseau, qui déclama : "Vient enfin l'heure où l'Angleterre, qui voulait empêcher si c'est possible et suggère un plan qu'il considère capable d'effectuer cet objectif si désirable..."

"Que M. Roebuck, dit le *Pilot*, ait raison ou non dans ses idées, cela ne fait rien à la question actuelle, puisqu'il ne s'agit que de sa conduite comme conseil de la Reine. Mais quelle analogie, nous le demandons, y a-t-il entre sa conduite quand il ne fait que recommander des remèdes aux maux des colonies pour empêcher un si fatal effet que le démantèlement de l'empire et celle de MM. Rose et Johnson, qui prennent part à un mouvement dont le but avoué est de démontrer ce même Empire et de faire tomber le plus beau fleuron de la couronne anglaise?"

Quant à l'argument, dont se servent MM. les annexionnistes, que le mouvement actuel est un mouvement *possible* et qu'on peut seulement obtenir le *consentement* de l'Angleterre, c'est à notre avis, un argument de nulle valeur. Tous les mouvements qui ont précédé les Révoltes ont été *possibles* à leur début. Mais la boule une fois lancée, soit-on quand elle s'arrêtera?—Vous espérez obtenir le consentement de l'Angleterre! Vous n'êtes pas sincères, quand vous dites cela. La Grande-Bretagne perd sa puissance, sa suprématie maritime en perdant ses colonies. Elle se mit à l'abri et s'affaiblit. Elle tombe au second, au troisième rang parmi les nations. Done elle ne consentira pas. Elle fera des concessions, des sacrifices. Elle dépensera des millions. Mais elle ne consentira pas à l'abandon de ses colonies. "Si jamais les hommes au pouvoir, dit un journal anglais venu par la dernière malle, proposent au Parlement un projet de loi pour abandonner les colonies, ils apprendront qu'ils se sont entièrement trompés sur les dispositions du peuple anglais." Nous partageons cette opinion. La Grande-Bretagne peut perdre ses colonies et elle devra les perdre dans un avenir plus ou moins éloigné, mais elle ne consentira jamais à les abandonner volontairement.

Roebuck sur la position des colonies. (M. Roebuck, on sait, est aussi conseil de la Reine) Ce savant Monsieur, dans le pamphlet qu'il a récemment publié, établit en principe qu'une colonie ne devrait rien couter à la Mère-Patrie que les frais de sa dépense navale et militaire. Ce sont là, dit-il, des dépenses métropolitaines; la colonie doit pourvoir à ses autres dépenses. Le Canada est sur ce pied de maintenir. M. Roebuck ajoute "qu'il moins que l'Angleterre ne se se quelqu' chose pour aider le peuple de ses colonies et l'empêcher de faire un contraire humiliant pour lui, entre sa position inférieure et celle des habitants de la république voisine, elle désaffectera ses colonies. Elles chercheront à obtenir leur indépendance par le moyen qu'elles croiront le plus prompt et ce sera alors en joignant les E. U., comme des Etats indépendants et séparés et en devenant membres de la confédération américaine. Mais le *Herold* oublie d'ajouter que M. Roebuck parle de l'union du Canada aux E. U. comme d'une "fatale catastrophe" qu'on doit empêcher si c'est possible et suggère un plan qu'il considère capable d'effectuer cet objectif si désirable..."

"M. Cauchon fut écouté avec la plus parfaite attention durant environ une heure et demie qu'il parla.

"Vient ensuite M. Rousseau, qui déclama : "Vient enfin l'heure où l'Angleterre, qui voulait empêcher si c'est possible et suggère un plan qu'il considère capable d'effectuer cet objectif si désirable..."

"Que M. Roebuck, dit le *Pilot*, ait raison ou non dans ses idées, cela ne fait rien à la question actuelle, puisqu'il ne s'agit que de sa conduite comme conseil de la Reine. Mais quelle analogie, nous le demandons, y a-t-il entre sa conduite quand il ne fait que recommander des remèdes aux maux des colonies pour empêcher un si fatal effet que le démantèlement de l'empire et celle de MM. Rose et Johnson, qui prennent part à un mouvement dont le but avoué est de démontrer ce même Empire et de faire tomber le plus beau fleuron de la couronne anglaise?"

Quant à l'argument, dont se servent MM. les annexionnistes, que le mouvement actuel est un mouvement *possible* et qu'on peut seulement obtenir le *consentement* de l'Angleterre, c'est à notre avis, un argument de nulle valeur. Tous les mouvements qui ont précédé les Révoltes ont été *possibles* à leur début. Mais la boule une fois lancée, soit-on quand elle s'arrêtera?—Vous espérez obtenir le consentement de l'Angleterre! Vous n'êtes pas sincères, quand vous dites cela. La Grande-Bretagne perd sa puissance, sa suprématie maritime en perdant ses colonies. Elle se mit à l'abri et s'affaiblit. Elle tombe au second, au troisième rang parmi les nations. Done elle ne consentira pas. Elle fera des concessions, des sacrifices. Elle dépensera des millions. Mais elle ne consentira pas à l'abandon de ses colonies. "Si jamais les hommes au pouvoir, dit un journal anglais venu par la dernière malle, proposent au Parlement un projet de loi pour abandonner les colonies, ils apprendront qu'ils se sont entièrement trompés sur les dispositions du peuple anglais." Nous partageons cette opinion. La Grande-Bretagne peut perdre ses colonies et elle devra les perdre dans un avenir plus ou moins éloigné, mais elle ne consentira jamais à les abandonner volontairement.

Nouvelles d'Europe.

Le *Cambria* apporte des nouvelles de Paris jusqu'au 25 ; de Londres jusqu'au 26, et de Liverpool jusqu'au 27 octobre.

En France, les débats sur la question romaine ont été du plus haut intérêt. Les principaux orateurs ont été MM. De Tocqueville, Mathieu de la Drôme, montagnard, Thuriot de la Rosière, ancien collègue et ami du malheureux Rossi, le Général Cavaignac, Victor Hugo et De Montalembert. Nous reproduisons dans un prochain numéro le magnifique discours de M. De Montalembert. Pour le moment, nous nous hâtons de donner une appréciation générale de toute la discussion et surtout d'en faire connaître la conclusion que nos lecteurs attendent avec une légitime arrière.

La discussion a commencé par le discours de M. De Tocqueville, que la correspondance du *Courrier des E. U.*, (qui est défavorable au parti catholique,) résume ainsi :

"M. de Tocqueville est entré le premier en scène par un discours anodin dans lequel il a cherché à contenter tout le monde. C'était fait de la diplomatie oratoire. Il a déclaré

trouvé un prince comme Louis XV, qui, du grand roi son aïeul, ne voulut accepter que les vies ; il a suffi que, pendant cinquante ans, la France servît de marche-pied et de jouet à l'infâme egoïsme de ce prince, à la honteuse impénétrabilité de ses familiers. Les gouvernements sans contrôle peuvent, dans un court espace de temps, ensuiter des prodiges, mais ils sont exposés à des cruelles retours.

Qui fut-il arrivé si, au lieu d'être vaincu par les Anglais, nous eussions été leurs vainqueurs ? A juger, par les Canadiens et les créoles de la Louisiane, de ce qu'eût été le peuple de la Nouvelle-France, la rapidité et l'audace du mouvement civilisateur y eussent considérablement perdu. Lorsqu'il s'agit de vaincre des nations sur les champs de bataille, le Français peut entrer dans la lice, la tête haute ; pour dompter la nature, l'Anglais vaut mieux que nous. Il a une fibre plus rigide, des muscles mieux nourris ; physiquement, il est mieux constitué pour le travail, il le pousse avec plus de méthode et de persévérance ; il s'y plaît, il s'y entête. Si, dans son œuvre, il rencontre un obstacle, il l'attaqua avec une passion concentrée dont nous, Français, nous ne sommes susceptibles que contre un adversaire sous forme humaine.

Avec quel zèle et quel entraînement l'Anglo-Américain remplit sa tâche de peuple défricheur ! Voyez comme il se fraie sa voie à travers les roches et les précipices ; comme il lutte corps à corps contre les fleuves, contre les marécages, contre la forêt primitive ; comme il détruit le loup et l'ours ; comme il

extermine l'Indien qui, pour lui n'est qu'une autre bête sauvage ! Dans cette bataille contre le monde extérieur, contre la terre et l'eau, contre les montagnes et contre un air empêtré, il semble plein de cette impénétrabilité, avec laquelle la Grèce se précipita sur l'Asie à la voix d'Aleandre ; de cette audace frénétique que Mahomet sut inspirer à ses Arabes, pour la conquête de l'empire d'Orient ; il a le courage délibérant qui animait nos pères, il a quarante ans, lorsqu'ils se riaient sur l'Europe. Aussi, sur les mêmes rivières où nos colons s'abandonnaient, en chantant, au canot d'écorce, le sauvage, ils complurent, eux, des flottes de superbes bateaux à vapeur. Lorsqu'ils se fraternisaient avec les Peaux-Rouges couchant avec eux dans les bois, vivant, comme eux, de notre chasse, voyageant à pied à leur manière, par des sentiers escarpés, l'opiniâtre Américain a abattu les arbres antiques, promené la charrue, enclos les terrains, substitué les meilleures races bovines de l'Angleterre aux